



CHRISTOPHE BEAUDUFE

ROMAN

LES FANTÔMES  
DE BERCHTESGADEN

Libri  
nova

Christophe Beaudufe

## Les Fantômes de Berchtesgaden

© Christophe Beaudufe, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6971-8

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Prologue

Paris, mai 1975

— C'est là, elle habite au premier étage...

Sarah Bernstein eut un haut-le-cœur en levant les yeux sur la façade du luxueux immeuble de l'avenue Foch. Elle s'était doutée que le jeune agent de la *Commission indépendante pour la restitution des biens des victimes des lois et mesures de spoliation* la conduirait exactement à cette adresse. Mais jusqu'au bout elle avait espéré se tromper.

— Vous êtes certain que c'est elle ?

— Certain. Elle se fait appeler Yvette Breton, mais c'est bien Yvonne de la Mauvendièrre, du nom de son premier mari.

Entendre ce nom, vingt-cinq ans après, fit passer un frisson dans le dos de la journaliste... Yvonne de la Mauvendièrre, interprète de la Gestapo pendant la guerre, surnommée « la Bouchère de l'avenue Boche<sup>1</sup> » par les résistants pour sa participation active – et enthousiaste – aux séances de tortures pratiquées dans l'immeuble du 84 de la célèbre avenue parisienne.

Sarah Bernstein plongea la main dans la poche de son trench coat cintré à gros boutons et toucha le métal froid de la crosse du Ruby 7.65 qu'elle y avait glissé le matin même. L'arme n'avait plus servi depuis un quart de siècle, mais elle était en bon état. Chargée. Elle l'empoigna brièvement, elle avait besoin de s'agripper à quelque chose.

Elle avait retrouvé la trace d'Yvonne de la Mauvendièrre complètement par hasard, à l'occasion d'une enquête pour son journal sur les biens spoliés aux Juifs sous l'Occupation. Dès qu'elle avait entendu son nom, elle avait pris sa décision.

Elle leva la tête, longant du regard le balcon à rambarde de fer forgé du premier étage de l'immeuble haussmannien.

Le jeune homme qui l'avait guidée jusque-là l'observait à la dérobée. Sarah Bernstein n'était pas seulement une journaliste connue sur la place de Paris. Elle était surtout une légende de la Résistance, honorée au même rang que Lucie Aubrac, Geneviève de Gaulle ou Germaine Tillion. On racontait qu'elle avait abattu plusieurs officiers allemands de sang-froid en plein Paris à l'été 1944, qu'elle avait été arrêtée, torturée et, qu'à peine évadée, elle avait repris le combat en première ligne, sur les barricades parisiennes des journées de la Libération.

— Je vous attends là, dit-il. Et n'oubliez pas, elle n'est pas encore au courant que nous l'avons débusquée. Ne faites aucune allusion à nous.

Sarah avait réussi à convaincre la commission de restitution de la mettre en contact avec la femme, en prétextant son besoin d'interroger des profiteurs de guerre avant qu'ils ne soient notifiés des poursuites engagées contre eux. Le jeune fonctionnaire avait été chargé de la conduire à l'adresse d'Yvette Breton, alias Yvonne de la Mauvendière.

— Comment l'avez-vous retrouvée ? demanda la reporter

L'homme regarda Sarah d'un air soupçonneux. Juriste de formation, portant cravate, veste et gilet, il avait accepté de l'accompagner mais au fond il se méfiait d'elle. Dans son job, il avait besoin de discrétion, de secret même. Après la première vague de restitutions de biens spoliés, juste après-guerre, ceux qui possédaient encore des œuvres d'art ou des propriétés volées aux Juifs s'étaient refait une vie, une notabilité. Ils bénéficiaient pour beaucoup d'appuis hauts placés. La divulgation intempestive et tapageuse d'informations dans la presse risquait à chaque instant de ruiner le long travail de traque que menaient les enquêteurs. Il répondit à contre-cœur.

— En enquêtant sur le patrimoine du colonel de la Mauvendière, exilé en Espagne après-guerre, comme des dizaines d'autres collabos de haut rang.

— C'est la belle-fille du colonel, n'est-ce pas ?

— C'était. Elle avait épousé le fils aîné, Charles, mais elle est restée veuve de guerre. C'est elle qui a hérité.

— Hmmm, je vois.

Sarah considéra à son tour son jeune accompagnateur. Il était probablement né après la guerre et, pour lui, cette histoire de restitution des biens spoliés semblait être une affaire de droit, de justice, d'ordre des choses à rétablir. Bref, un dossier juridique. Il n'avait aucune idée du poids humain de ce qu'il traitait : des familles, des enfants, des grands-parents du jour au lendemain enlevés, humiliés, transportés comme des animaux, gazés, leurs chairs brûlées, leurs os concassés, leurs graisses transformées en savon. Pour Sarah ils n'étaient ni des statistiques ni des dossiers notariés : ils étaient sa mère, son père, sa sœur, sa meilleure amie. Des gens qu'elle avait touchés, embrassés, pris par la main, avec qui elle avait ri, qui avaient pris soin d'elle et dont elle avait pris soin. Des gens qui s'étaient aimés, et qu'elle aimait toujours, par-delà l'absence.

Longtemps elle avait réussi à survivre en mettant le passé de côté. Elle était allée de l'avant dans sa vie, dans son métier, dans ses amours. Mais à l'approche de la cinquantaine, les douleurs enfouies lui revenaient par lourdes bouffées

étouffantes... Ce jeune type faisait sans doute du bon boulot, mais il n'en comprenait pas la portée.

— J'y vais.

Il la regarda s'éloigner. Une silhouette menue et sèche, à la démarche énergique quoiqu'un peu rigide. « Un sacré petit bout de femme », fut l'expression qui lui vint à l'esprit. Il se demanda combien d'Allemands elle avait pu tuer pendant la guerre.

Sarah Bernstein emprunta l'imposant escalier de marbre qui menait aux étages. Au premier, une moquette rêche aux motifs géométriques avait remplacé l'ancien tapis feutré aux frises fleuries dont elle avait conservé le souvenir. Elle fit quelques pas dans le large corridor, et tira la poignée d'une cloche. Celle-là n'avait pas changé.

La femme qui lui ouvrit la porte ne paraissait pas ses soixante ans. Blonde, grande, droite, les traits d'une régularité parfaite, elle frappait surtout par l'intensité de son regard. Un regard bleu acier, surligné par un maquillage sophistiqué et discret à la fois. Sarah nota la plastique de son corps, que l'on devinait entretenu, sous la veste d'intérieure grise et la jupe stricte qui dévoilait des jambes finement musclées. « Elle n'a pas trop souffert dans la vie, pensa Sarah, contrairement à ceux qui ont eu affaire à elle dans les locaux de la Gestapo... »

— Yvonne de la Mauvendière de Grandbois ?

La femme eut un mouvement de recul. C'était la première fois qu'on s'adressait à elle sous ce nom depuis presque trois décennies. Son esprit vif, qui avait connu des situations bien plus tendues, lui enjoignit de ne pas mentir. Puisque sa visiteuse connaissait sa véritable identité, nier reviendrait à se mettre d'emblée en position de faiblesse.

D'un geste poli, elle invita Sarah à entrer.

— C'était le nom de mon premier mari. Je m'appelle aujourd'hui Breton.

— Pas d'inquiétude, je ne suis ni flic ni juge. Je viens vous voir à titre strictement privé.

— Alors venez au salon, je suppose que nous pouvons parler assises.

Sarah reconnut le superbe intérieur bourgeois. Les murs avaient été repeints, mais les toiles de maîtres étaient là et l'imposante cheminée au manteau de marbre trônait toujours au même endroit. Elle y jeta un œil furtif et constata que les photographies de soldats qui y avaient un temps figuré étaient remplacées par les portraits de deux adolescents posant sagement.

— Vos enfants ?

— Mes deux fils à dix-sept et quatorze ans, répondit l'autre d'une voix glaciale.

Sarah sentit que la femme était sur la défensive. Elle tâta de nouveau sa poche pour s'assurer de la présence de son arme. Le souvenir du mois de mai 1950 était encore très présent.

— Je ne vais pas m'attarder. Je suis venue vous voir parce que je mène depuis des années des recherches pour retrouver la trace d'un homme disparu après la guerre.

Elle plongea la main dans une poche intérieure et en retira une photographie. Elle se pencha en avant pour la passer à Yvonne de la Mauvendière. Cette dernière la saisit, chaussa les lunettes qu'elle portait en sautoir, et la contempla plusieurs secondes sans mot dire.

— Ce visage vous rappelle-t-il quelque chose ? demanda Sarah.

— Non. Désolée. Où suis-je censée l'avoir vu ?

— Il a disparu, après la guerre... Il était en train d'enquêter sur les circonstances de la mort du général Leclerc.

La femme fit mine d'observer encore la photo. Evidemment, elle ne pouvait pas oublier le visage de cet homme, qui avait été pour ainsi dire le dernier résistant à passer entre ses mains, près de cinq ans après la Libération. Sa mémoire conservait même des images très précises de leur rencontre : une nuit froide et pluvieuse, un terrain vague de la Villette au nord de Paris... Elle avait fait ce qu'elle avait à faire, au nom de l'honneur de sa famille, et elle ne regrettait absolument rien.

Elle affecta un air faussement détaché :

— Et quel est son nom ?

— Kowalski. Pierre Kowalski.

De la Mauvendière eut soudain une illumination. Elle venait de comprendre qui était sa visiteuse. Sans l'avoir jamais vue, elle en eut la certitude. Sa belle-mère de l'époque lui avait parlé de « la Juive de Kowalski ». La femme qui était assise en face d'elle s'appelait Sarah Bernstein, et elle était sur les traces de son ancien fiancé, ça ne faisait aucun doute. Une nouvelle fois, elle fit semblant de fouiller sa mémoire.

— Ecoutez, il a l'air d'un bel homme. Je suppose que je ne l'aurais pas oublié si je l'avais rencontré.

— Vous avez rencontré beaucoup de beaux hommes. Qui étaient nettement moins beaux après quelques conversations avec vous...

La femme se raidit.

— Je ne vais pas ruser avec vous. Vous m’avez appelée Yvonne de la Mauvendière, donc vous savez qui j’ai été. Je n’en suis pas fière, mais c’est du passé. J’ai payé cher, de plusieurs années de clandestinité. Mais j’ai eu une deuxième chance, et je l’ai saisie. (*« Salope, pensa Sarah, mes frères et mes parents n’ont pas eu de deuxième chance, eux... »*) J’ai un mari, des enfants. Je crois tenir une place honorable et... utile dans la société. Et l’homme que vous me montrez n’est pas passé entre mes mains à la Gestapo, je vous en donne ma parole.

La réplique de Sarah claqua sèchement :

— Je ne parle pas de votre période à la Gestapo, madame Mauvendière. Pierre Kowalski a disparu en 1950.

— En 50, j’étais en exil en Espagne, avec mon beau-père...

— J’ai de bonnes raisons de croire que vous êtes à l’origine de sa disparition (Sarah laissa un temps, comme pour mieux appuyer ce qu’elle allait ajouter) ... pour assouvir une vengeance.

Cette fois la femme se raidit. Que savait exactement sa visiteuse ? Il était impossible qu’elle connût toute la vérité sur le sort de Kowalski, mais elle se demanda tout de même jusqu’à quel point Sarah Bernstein était en train de bluffer pour mieux la confondre ? Elle décida de tester la journaliste.

— À cause du 8 mai 1945 ?

— Je vois que nous nous comprenons...

— Alors avouez que j’avais quelques raisons de lui en vouloir.

Sarah secoua la tête de droite à gauche, comme pour signifier qu’elle n’entendait pas entrer dans cette discussion : « Tout ce que je veux savoir, c’est ce qui est arrivé à Pierre Kowalski ».

— Je n’en sais rien. Je viens de vous le dire, en 50 je n’étais pas en France. Je survivais tant bien que mal à Madrid, sans argent ni soutien d’aucune sorte, mentit-elle en se penchant pour rendre la photo à Sarah. Et ce visage ne me rappelle rien, j’en suis navrée.

Sarah reprit la photo, et ne put s’empêcher de croiser le regard en noir et blanc de l’homme qu’elle avait aimé, alors qu’elle avait à peine plus de vingt ans. Était-il mort assassiné ? Avait-il été la victime de ses propres démons, ceux qui venaient le visiter la nuit après-guerre et qui l’attiraient vers l’alcool, le dégoût de lui-même et la destruction ? Ou, comme elle l’avait longtemps espéré, avait-il simplement décidé lui aussi de changer de vie, de recommencer ailleurs et autrement, pour échapper à ses fantômes ? Elle avait pensé qu’Yvonne de la



Mauvendièrè pourrait lui donner une réponse, ou du moins une clé. Mais la vieille peau ne lâcherait rien, c'était évident. Elle était trop attachée à profiter de son fric, de son appartement, de sa notabilité toute propre. Le terrible cortège de fantômes qu'elle avait laissés derrière elle ne devait en aucun cas revenir la perturber.

Sarah serra la crosse glacée dans sa poche droite...

# Chapitre 1

Grenoble, 30 avril 1950

*« Maillart regardait la morte. Il pensa tout d'un coup qu'un jour il serait semblable à elle, inerte, les yeux fixes, une chose qu'on mettrait dans une boîte, et qui irait pourrir sous terre. Un jour. Peut-être demain. Peut-être dans vingt ans. Mais ce jour-là arriverait sûrement... »*

Assis sur son lit, adossé à l'oreiller, René Faure pris le crayon qu'il gardait toujours sur sa table de nuit et souligna le passage. Puis il se mit à mâchonner lentement la tige de bois... Dehors, les cloches d'une église appelaient les fidèles à la messe.

Bien sûr, dans son boulot, il en avait dévisagé des cadavres, et des moches. Mais jamais il n'avait eu la sensation d'être face à un miroir. Et là, soudainement, par la magie de la plume d'un écrivain, il réalisait que ces traits décomposés, cette pâleur verdâtre, cette moue ignoble, qu'il avait appris à regarder sans émotion, que tout ce visage de la mort serait bientôt le sien. Son cancer du pancréas progressait de jour en jour. Cela avait commencé par une perte d'appétit, il avait maigri, puis il avait remarqué que ses selles devenaient grasses. Lorsqu'il avait ressenti les premières douleurs en haut du dos, il avait consulté son médecin, qui ne lui avait rien caché : le temps était proche où il devrait renoncer à son travail, révéler sa maladie à son épouse, et s'avouer vaincu. Un animal féroce et sans pitié s'était glissé en lui, comme un vers sous la peau, et creusait lentement son chemin. La souffrance était inégale selon les instants, mais la bête était là, qui le grignotait chaque jour un peu plus de l'intérieur. Il n'atteindrait pas les quarante-cinq ans.

Machinalement, il referma le livre. Le titre s'étalait en lettres rouges sur la couverture beige : « Week-end à Zuydcoote » était le premier roman d'un jeune auteur nommé Robert Merle, passé brutalement du statut de parfait anonyme à celui de lauréat du prix Goncourt l'année précédente. Le nom de la maison d'édition, Gallimard, s'affichait sous le titre. Faure se demanda si toute cette gloire était bien méritée. Le nom de Gaston Gallimard, le fondateur de la maison, avait figuré six ans plus tôt sur la liste noire des éditeurs collaborationnistes. Son attitude ambiguë pendant la guerre, le licenciement de son principal associé juif Jacques Shiffrin dès novembre 1940 pour complaire aux autorités de l'époque, et quelques choix éditoriaux dictés par l'Occupant auraient dû lui valoir des représailles terribles. Au lieu de cela, il avait fait valoir